

**La paix  
régnera-t-elle  
un jour dans  
le monde ?**

## Le problème

Le désir de paix est sans doute, de tous les désirs, l'un des plus universellement revendiqués. Même ceux qui font ouvertement la guerre expliquent en général qu'ils le font pour parvenir à la paix. Mais il reste à savoir si ce désir de paix peut être satisfait, si la paix peut régner et si elle régnera.

Au cours du XX<sup>e</sup> siècle, particulièrement pendant l'entre-deux-guerres et au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, diverses initiatives institutionnelles internationales ont visé à maintenir la paix en rendant la guerre illégale. La création de la SDN (Société des Nations) et de l'ONU (Organisation des Nations unies) s'inscrivent dans cette problématique. Ces institutions ont parfois contribué efficacement au rétablissement et au maintien de la paix.

Mais la paix ne s'est pas imposée partout pour autant. Le recours à un outil juridique ne semble pas suffire. D'une part, ceux auxquels on prétend imposer cet ordre pacifique ne reconnaissent pas toujours l'autorité juridique qui prétend leur interdire la guerre. D'autre part, le droit, de manière générale, est largement impuissant quand il ne dispose pas de forces suffisantes pour faire appliquer ses règles et ses décisions.

Dans l'entre-deux-guerres déjà, le philosophe Alain soutenait que le droit n'était pas d'un grand secours pour empêcher la guerre. « Détournez donc votre regard, écrivait-il, de ce vain étalage juridique, dangereux surtout par la fausse sécurité qu'il vous donnerait. Guettez les passions qui naissent, et que les tyrans conduisent si bien. [...] Comprenez donc que nul ne se battra pour un différend entre nations, au lieu que n'importe quel homme se battra pour prouver qu'il n'est pas un lâche » (Alain, *Mars ou la Guerre jugée*, p. 97-98). Si l'on se bat, c'est pour montrer qu'on en est capable. Les procédures juridiques passent à côté de ce mécanisme des passions, si bien qu'elles ne permettent pas d'arrêter la montée et l'éclatement de la violence. Pire, ces barrières juridiques, qui n'arrêtent rien, suscitent une illusion de sécurité. Elles laissent penser qu'il n'y a plus rien à craindre et qu'il n'est pas nécessaire de se méfier des passions guerrières, dès lors que la paix est maintenue par le droit. Or, la guerre menace toujours.

Aujourd'hui, nombreux sont ceux qui semblent vouloir empêcher ou arrêter les guerres en manifestant publiquement et massivement leur indignation. C'est ce que l'on pourrait appeler « la stratégie de l'opinion publique ». Elle est défendue, par exemple, dans les médias français, par Raphaël Glucksmann. Elle consiste à essayer de peser sur les décisions des dirigeants dans le sens de la paix en manifestant dans les rues, sur les réseaux sociaux et dans la presse contre les initiatives guerrières. Là encore, les résultats ne sont pas nuls, mais la guerre est loin d'avoir disparu.

Au contraire, elle s'étend. Au moment où nous écrivons ces lignes, de larges régions du monde sont en proie à la guerre. Et pour mettre fin à certains de ces conflits, on ne semble pas voir d'autre solution que le recours à la guerre elle-même, au risque d'alimenter toujours davantage le brasier en cherchant à l'éteindre. Cette situation conduit à se demander encore, dans l'urgence et dans l'angoisse, si la paix peut être atteinte et comment. René Girard donne à cette interrogation une réponse troublante, tant elle est radicale, singulière et inquiétante.

### Le texte

*Le pire est maintenant probable au Proche-Orient, où les chiites et les sunnites montent aux extrêmes. Cette escalade peut tout aussi bien avoir lieu entre les pays arabes et le monde occidental. Notez qu'elle a déjà commencé : ce va-et-vient des attentats et des « interventions » américaines ne peut que s'accélérer, chacun répondant à l'autre. Et la violence continuera sa route. L'affrontement sino-américain suivra : tout est déjà en place, même s'il ne sera pas forcément militaire au début. C'est pourquoi Clausewitz se réfugie pour finir dans la politique, et dissimule son intuition première. Cette montée aux extrêmes est un phénomène totalement irrationnel, dont seul, à mon avis, le christianisme peut rendre compte. Car il a révélé depuis plus de deux mille ans l'inanité des sacrifices, n'en déplaie à ceux qui voudraient encore croire à leur utilité. Le Christ a retiré aux hommes leurs béquilles sacrificielles, et il les a laissés devant un choix terrible : ou croire à la violence, ou ne plus croire. Le christianisme, c'est l'incroyance.*

René Girard, *Achever Clausewitz*, p. 58

## La situation

*Achever Clausewitz* est le dernier grand livre de René Girard. Il paraît quelques années avant la mort de l'anthropologue. Il s'agit d'un entretien entre René Girard et Benoît Chantre rédigé dans les années 2000, après l'événement du 11 septembre 2001, à un moment où le monde semble entraîné dans une succession interminable de conflits, en Afghanistan, en Irak, en Afrique, et, avec les attentats terroristes, sur le sol occidental... René Girard applique à cette situation une lecture largement fondée sur ses travaux antérieurs.

Rappelons qu'il s'est fait connaître, tout d'abord, avec *Mensonge romantique et vérité romanesque*, en 1961. Il y développait sa théorie du désir mimétique. Nos désirs, expliquait-il, ne sont pas spontanés. Ils naissent toujours, plus ou moins imperceptiblement, de l'imitation d'un autre, auquel René Girard donne le nom de « médiateur du désir ». Or, il n'est pas rare que ce médiateur, quand il est proche du sujet, devienne pour lui un rival. Chacun se retrouve ainsi pris dans une multitude de relations rivalitaires avec d'autres. Et c'est sur cette base que naît la logique sacrificielle que René Girard va analyser dans tout le reste de de son œuvre. Pour résumer ce mécanisme victimaire, on peut citer un bref passage de *Quand ces choses commenceront...*, un ouvrage de 1994 de René Girard :

*Désirant la même chose, les membres du groupe sont tous devenus antagonistes, en paires, en triangles, en polygones, tout ce que vous voulez. La contamination signifie que certains vont abandonner leur antagoniste personnel pour "choisir" celui du voisin. Nous voyons cela tous les jours, lorsque par exemple nous reportons sur les hommes politiques la haine que nous éprouvons pour nos ennemis privés, sans oser la satisfaire contre ceux-ci. C'est ainsi qu'apparaissent les boucs émissaires.*

Le sacrifice de ce bouc émissaire permet à la société de retrouver provisoirement la paix tout en divinisant celui qu'elle a sacrifié. René Girard énumère et étudie de nombreux exemples de ce mécanisme dans diverses traditions, notamment dans certains textes de l'antiquité grecque. Il voit, par exemple, dans le personnage d'Œdipe, condamné, sacrifié et divinisé, un exemple de victime sacrificielle. Une rupture s'opère, explique l'anthropologue, avec la mort et la résurrection du Christ. Elle ressemble, par certains aspects, aux sacrifices antérieurs de boucs-émissaires. Le Christ est condamné par la foule et divinisé après sa mort. Mais, cette fois, le récit fait par les Évangélistes le présente comme innocent, alors qu'Œdipe et tant d'autres victimes sacrificielles apparaissaient comme coupables. L'Évangile révèle ainsi une vérité fondamentale que les mythes antérieurs masquaient : le bouc émissaire est innocent, le mécanisme sacrificiel repose sur une illusion meurtrière, nos sociétés et la paix qui y règne toujours provisoirement sont fondées sur le sacrifice d'innocents.

## Le commentaire

Cette réflexion anthropologique permet à René Girard de formuler, dans *Achever Clausewitz*, des propositions d'ordre prophétique. Dans un premier temps, il suit la logique d'escalade dans laquelle le monde semble pris, jusqu'à en annoncer l'issue possible. Il explique ensuite comment le christianisme est seul à pouvoir en rendre compte et à permettre une résolution de cette crise croissante, si, du moins, on entend ce qu'il nous dit.

Cette lecture de la situation géopolitique, du terrorisme et de la montée de la violence est très originale. Les discours d'experts sur ces sujets ne manquent pas aujourd'hui. Mais il est bien rare qu'ils appuient leurs analyses et leurs propositions sur une référence centrale et essentielle à l'enseignement anthropologique des Évangiles. Si René Girard a raison, les expertises stratégiques, politiques, sociales et économiques auxquelles nous ont habitués les débats sur l'islamisme, le Moyen-Orient ou la domination américaine, sans être dénués d'intérêt, passent à côté de l'essentiel. La violence ne naît pas tant des effets de la misère, des effets d'une idéologie ou d'une radicalisation religieuse que d'un mécanisme victimaire ancestral que le christianisme a révélé et qu'il serait le seul à pouvoir dépasser.

René Girard part d'une analyse de la situation présente pour annoncer un avenir probable. Il évoque brièvement, tout d'abord, la montée aux extrêmes dans le conflit entre chiites et sunnites, qui sont les deux grandes familles de l'islam. On devine qu'il fait allusion, en particulier, à la rivalité entre l'Iran chiite et l'Arabie saoudite sunnite, et à la situation de guerre civile entre chiites et sunnites en Irak suite à l'intervention américaine.

René Girard parle à ce sujet de « montée aux extrêmes ». C'est le thème central du livre. Il prend sa source dans les écrits de Clausewitz, un stratège militaire prussien du XIX<sup>e</sup> siècle. René Girard tire de la lecture de son *De la guerre* l'idée que les guerres napoléoniennes ont enclenché un vaste mouvement d'accroissement de la violence. Par sa victoire à Iéna, Napoléon cause la disparition du Saint Empire romain germanique et l'humiliation de la Prusse. Naît alors, par réaction, un nationalisme allemand qui s'oppose à l'Empire napoléonien, puis à son souvenir, de façon mimétique et rivalitaire. C'est le point de départ d'un vaste mouvement de montée aux extrêmes dont les guerres et les massacres du XX<sup>e</sup> siècle et du premier XXI<sup>e</sup> siècle ne seraient que des prolongements. La logique en jeu est celle de l'imitation réciproque qui structure le conflit et conduit à sa radicalisation.

René Girard en voit non seulement la trace dans l'emballement de la rivalité entre chiïtes et sunnites, mais aussi dans le conflit entre pays arabes et monde occidental. C'est une idée qu'il a commencé à développer quelques années auparavant, au lendemain des attentats du 11 septembre, en particulier lors d'une conférence donnée à Saint-Germain-des-Prés le 19 novembre 2001. Benoît Chantre en rend compte dans son livre intitulée *Les Derniers Jours de René Girard*. « Girard décrit en quelques mots notre situation, écrit-il : le modèle occidental est devenu fascinant au point que certains rêvent de fédérer contre lui, sous le manteau d'un islam conquérant, les ressentiments de la planète entière. Ben Laden n'a-t-il pas écrit qu'il fallait se venger de Hiroshima » (Chantre, *Les Derniers Jours de René Girard*, p. 145) ? Dans l'escalade possible entre l'Occident et le monde arabe, le monde arabe est bien davantage que le monde arabe. Il est un nœud essentiel de haine et de fascination à l'égard du modèle occidental. Il se nourrit de rancœurs et d'envies qui excèdent largement les frontières des pays arabes.

La montée aux extrêmes n'est pas une simple probabilité. Elle est déjà entamée, nous dit René Girard. Au moment où il écrit, comme au moment où nous écrivons, le va-et-vient qui structure l'emballement de la violence rythme l'actualité. Chaque attentat en Occident tend à susciter une riposte militaire en Afghanistan, en Syrie. Et chaque nouvel attentat se présente comme une réponse à cette riposte militaire. René Girard parle d'interventions américaines. Il pense probablement avant tout à l'Afghanistan et à l'Irak. Depuis, d'autres puissances, qui ne sont pas toujours occidentales et alliées des États-Unis ont pris place dans ce va-et-vient en escalade. C'est le cas de la Russie, alliée à la Turquie et à l'Iran, qui intervient contre les rebelles, notamment contre les groupes islamistes, en Syrie, aux côtés des forces gouvernementales, et qui sont visées par des attaques terroristes.

René Girard annonce enfin un affrontement possible entre les États-Unis et la Chine, dont les prémices seraient politiques. Au moment où nous écrivons, il est difficile de dire s'il a vu juste. Mais on peut noter que certaines tensions très fortes entre la nouvelle administration du président Trump et Pékin se font jour au sujet de Taïwan et de la reconnaissance d'une Chine unique.

## Une interprétation chrétienne de la violence

Parti de cette analyse du présent, qui autorise un déchiffrement des possibles à venir, René Girard propose une explication unique, originale et radicale. Seul le christianisme peut en rendre compte, dit-il. Le Christ a retiré aux hommes leurs béquilles sacrificielles. En révélant que la victime sacrificielle est innocente, il rompt le charme du mécanisme victimaire sur lequel se fondaient les sociétés. Tant que l'on croyait à la culpabilité du bouc émissaire, il était possible de rechercher la paix dans le sacrifice. Mais, le christianisme ne permet plus de croire à la violence. Il rompt radicalement avec les religions archaïques. C'est en cela que René Girard peut dire, dans une formule dense et apparemment paradoxale que « le christianisme, c'est l'incroyance » (René Girard, *Achever Clausewitz*, p.58).

Cela ne suffit pas à se débarrasser de la violence. Si le charme sacrificiel n'opère plus son œuvre de pacification précaire, tous n'ont pas pour autant renoncé à la violence. Et cette violence persistante s'emballa. Le christianisme a mis à jour les rouages trompeurs du mécanisme victimaire. On ne peut donc plus compter sur le sacrifice d'un bouc émissaire pour arrêter la violence et instaurer la paix. La montée aux extrêmes se déploie sans que rien puisse l'arrêter, sinon le renoncement total à la violence que propose le christianisme.

Si le christianisme est seul à pouvoir rendre compte du phénomène contemporain d'escalade de la violence, c'est, en somme, parce qu'il en est la cause, en ce qu'il est l'origine du dysfonctionnement du mécanisme victimaire sur lequel reposait la pacification de nos sociétés. Le christianisme est aussi le seul à pouvoir nous sortir de la fuite en avant dans la violence à laquelle nous assistons. En effet, il propose une voie non violente, qui semble être la seule à même de nous sortir de la montée aux extrêmes quand le mécanisme sacrificiel n'opère plus.

Il reste alors à savoir comment on peut adopter cette posture chrétienne non violente sans s'incliner pour autant devant les violents, sans nous sacrifier naïvement et inutilement. Sans doute est-ce là l'un des défis principaux et singuliers de notre temps. Il s'agit de vouloir la paix dans le monde et de prendre la seule voie qui semble possible, celle du refus radical de la violence, sans s'abandonner à un pacifisme incantatoire et candide. Voilà un chemin de crête bien difficile à tenir, sur lequel on ne cesse de pencher, tantôt du côté de l'idéalisme béat, tantôt du côté du cynisme coupable, selon que l'on cherche à éviter tout recours à la violence ou toute soumission à la violence.

La lecture prophétique de l'actualité proposée par René Girard pose aussi d'autres problèmes. En ramenant l'ensemble des faits de violence à une structure unifiée qui est celle de la montée aux extrêmes et à une explication

unique référée au christianisme, il tend à masquer les spécificités de chacun des phénomènes de violence qu'il englobe dans son analyse. C'est là un geste de pensée caractéristique de René Girard, qui le place en marge de ses contemporains. À l'heure où Foucault et Derrida, par exemple, accordaient une place essentielle à la question de la différence, il proposait une théorie unifiée du désir et du fonctionnement des sociétés. Sans nier la valeur de l'œuvre de René Girard, il est permis de se demander si elle ne voile pas les contingences et les singularités qui s'attachent à chaque événement, au point d'en rendre l'analyse incomplète, voire biaisée.

On peut enfin s'interroger, avec René Girard, sur la montée aux extrêmes qui se joue sans doute aussi, plus souterrainement, sans conflit armé ni attentat terroriste, dans l'histoire de l'art contemporain. La prédilection pour la rupture avec les formes antérieures de l'art, certaines formes de violence symbolique, par exemple chez les surréalistes et leurs héritiers, ne renouent-elles pas avec des aspirations profondes dangereuses que l'art parvenait traditionnellement à contenir à force de discipline, d'imitation structurante et de ritualisation apaisante ? C'est du moins l'hypothèse que formule René Girard et, à sa suite, Benoît Chantre. La question de l'escalade de la violence prend ainsi une ampleur qui excède largement le champ de la sécurité et de la géopolitique pour devenir un problème culturel global, dont chacun porte, à sa mesure, la responsabilité. Il ne s'agit évidemment pas de refuser toute rupture dans l'histoire de l'art, toute expression de la violence et tout dérèglement des sens, mais de s'interroger sur les puissances qui habitent nos productions esthétiques et notre manière de les percevoir, ainsi que sur leur relation avec l'escalade de la violence qui s'opère dans notre monde. La valorisation de l'acte scandaleux dans nos sociétés mérite d'être problématisée.